

3

Tête baissée, les yeux rivés sur la moquette, le cri d'Édouard n'est suivi d'aucun effet. « Avec les jeunes, on est sûr de rien » se dit-il en se représentant son neveu au moment où il lui a forcé la main... Et c'est seulement maintenant qu'il revoit ce qu'il n'a pas voulu voir. Son air interloqué. Son geste hésitant. « Ai-je eu raison de lui donner de l'argent ? Et s'il avait décidé de remettre cette mission à plus tard, ou même d'y renoncer, comment le saurais-je ? » Constatant que Thibault n'a pas appelé pour le rassurer, il se met à imaginer le pire. Et dans l'état de fièvre où il se trouve, il ne se souvient même plus qu'il lui a demandé de ne pas le faire.

À l'exception de Jean, son meilleur ami, pas un seul être au monde ne devait pouvoir se douter de ce qu'il voulait vivre : « Surtout, que Thibault ne cherche pas à comprendre... » C'était même cette priorité qui l'avait conduit à afficher une fausse assurance... Dans l'incapacité de reconstituer le cheminement de sa pensée, l'inquiétude reprend le dessus. Songeant malgré tout à interroger le répondeur, il réalise qu'il l'a débranché il y a une heure et qu'il a laissé son téléphone portable dans la boîte à gants de sa voiture.

À présent, de la vision de tout à l'heure, des yeux bleus, du tendre sourire, de la silhouette gracieuse, il ne reste plus rien. La lumière qui s'infiltré avec toujours autant d'insistance à travers la fenêtre lui semble aveuglante. Une chaleur moite, insupportable, se propage à l'ensemble de son corps. Comme de grosses gouttes obstruent ses paupières, un cri de détresse sonne le départ d'élanements aigus, martelant sa tête à coups violents.

Refusant pourtant de se laisser aller, Édouard soliloque à la troisième personne: « Ne pas céder à la panique. Surtout, ne pas donner prise à cette satanée douleur ». C'est alors que, dans sa tête ébranlée, se profilent des ombres chinoises qui, malgré son état, ravivent en lui des réminiscences de courtisan. Comme si, en un moment pareil, ses sollicitations auprès des bonnes personnes pour obtenir sa chaire à la Sorbonne et son fauteuil sous la Coupole devenaient les étapes les plus significatives de son parcours !

« Un courtisan moi ? ... » Il voudrait protester. Mais toujours sous l'emprise d'une sensation de souffrance, les mots ont de la difficulté à sortir de sa bouche. Soudain, les ombres en question s'accélèrent, tournent en vibrionnant autour de lui, s'agitent plus vite, plus fort... À l'instant, elles se métamorphosent en une multitude de lignes brisées et de points minuscules...

« Ne pas céder à la panique » s'efforce-t-il de se répéter, en essayant malgré tout de se convaincre que dans cette pièce, devenue depuis des années son cocon, une brève commotion, due à une perte d'équilibre, ne peut être bien grave... Mais déjà sa tête l'entraîne vers un univers fantasmagorique. Devenus grises à ses yeux, les lignes se confondent aux points, lui font l'effet d'une coulée de cendres. Et dans ce qu'il lui reste de mémoire, il les assimile à des fragments, à des débris de livres,

semblables à ceux qui redescendent en pluie sur une des tapisseries de Jean Lurçat, au cœur de l'ensemble du *Chant du Monde* (chef d'œuvre qu'il revoit toujours avec plaisir lorsqu'il séjourne dans la maison familiale à proximité d'Angers) ... Serait-il donc à son tour victime d'un incendie ravageant sa propre bibliothèque ? ...

Apparemment pas ! ... Car, petit à petit, le battement de ses tempes va en diminuant. La sensation de souffrance aussi. Comme s'il avait sombré dans un sommeil paisible, il savoure les images qui accompagnent d'ordinaire les plus belles de ses nuits. Devant lui s'ouvre un chemin flottant : « Une voie d'eau au toucher soyeux... » À l'instant, il rejoint la mère de Thibault dans une gabare, une sorte de bateau plat comme il en existe encore beaucoup sur le fleuve de Loire. Ensemble, ils se laissent glisser dans le courant, contemplant la voile gonflée par le vent, à l'endroit où s'imprime en rouge et blanc la silhouette menue qui rappelle à Édouard celle de ses visions heureuses...

Dernière séquence du rêve, les doigts de Clara serrent ses lèvres pincées. Sa façon à elle de lui signifier de se taire. Comme si désormais, en dehors des reflets de la lumière illuminant leur imaginaire partagé, plus rien d'autre ne comptait. Comme si, dans leur silence où les sons se résument au clapotis de l'eau, dans l'état second où sont les jumeaux, ce qui leur reste de pensée se résumait à de simples évidences : accoster sur la grève, enfoncer leurs pieds nus dans la douceur du sable, accueillir un petit garçon de cinq ou six ans, un tout petit garçon, aux cheveux blonds, aux traits semblables à ceux du futur historien...

« Fin de mon rêve », murmure Édouard, en frissonnant de plaisir au moment de revenir à lui. Édouard délivré cette fois, semble-t-il, de toute douleur. Prêt en somme

à vivre sa grande expérience. Et à l'écoute désormais de tous ses sens.

En cet instant, il perçoit de façon très nette une succession de sons. Accompagnés de phrases musicales séduisantes, assez semblables aux trilles des coucous, des roulements de tambours rythment les temps d'une mélodie joyeuse. Aucun doute, cette mélodie, il la connaît, il ne connaît même qu'elle ! C'est du moins ce qu'il se répète, tout en hochant la tête, convaincu à présent que sans le maudit vertige dont il a été victime, il aurait tout de suite identifié les notes de Mozart !

Maintenant, Édouard tente de se persuader qu'il est hors de danger, que le malaise dont il s'est cru atteint n'a jamais existé. Et, pour se prouver sa lucidité, il se dit que la présence de ces jouets qui ressemblent à ceux de sa collection, répartis autour de sa personne, et au bord de l'allée qu'il a lui-même tracée, sont la preuve irréfutable d'un projet mûrement réfléchi qui ne pouvait venir que de lui !

Ragaillardi en quelque sorte, il tente alors de faire un sourire à la jolie figurine que rencontre son regard. « Crois-tu que tu en sois encore capable ? » lui souffle une petite voix intérieure... Et aussitôt, pour vérifier que son visage n'a subi aucun dommage, il cherche à interroger le grand miroir en face de lui. Le temps de se revoir il y a quelques jours de cela, attentif à supprimer tout ce qui était susceptible de lui renvoyer son image... Il se rappelle maintenant pourquoi il a tenu à décrocher ce témoin de la pièce et se félicite de cette sage décision.

Puis, comme pour chasser un souvenir désagréable, il éprouve l'envie ou plutôt le besoin impérieux d'aspirer à pleins poumons... Après quoi, il réalise avec soulagement que l'air de la pièce est chargé d'effluves qui lui sont familiers. Alors, tout en aspirant encore, il ferme les yeux, tourne la tête doucement, tout doucement, et, au

moment où il rouvre les yeux, il aperçoit un flacon dont les arêtes transparentes jouent avec les rayons du soleil. Le flacon qu'il a débouché ce matin avec tant de soin.

« Aurais-tu oublié jusqu'à mon nom ? » semble déjà lui reprocher l'aveuglante insolence du cristal. « Ne reconnais-tu pas ce parfum lié aux meilleurs moments de ta vie ? »

– Habanita... oui bien sûr... Habanita... »

Alors que ces mots à peine audibles s'envolent au cœur de *la Symphonie des Jouets*, les roulements de tambours et de tambourins deviennent de plus en plus insistants... À moins d'un mètre du paquet apporté par Thibault, là où d'autres jouets de collection montent la garde, Édouard respire une nouvelle fois la fragrance qu'il a lui-même choisie.

Dans dedans de lui, dans l'imminence de sa jouissance, du comble pourrait-on dire de son impatience, surgit un second cri.